

Octave Mirbeau

**VACHE
TACHETÉE
ET CONCOMBRE
FUGITIF**



éditions de
L'ARBRE VENGEUR
COLLECTION L'EXHUMÉRANTE

Octave Mirbeau

Vache tachetée et concombre fugitif

Préface de Stéphane Babey

Publiés dans la presse à un rythme soutenu, les contes de Mirbeau ont souvent été négligés par leur auteur qui les prétendait alimentaires... Et pourtant quelle nourriture pour l'esprit !

Leur exhumation par sa veuve a permis de redécouvrir à quel point ils étaient subversifs et drôles. Composés pour une presse bourgeoise, ils s'en prennent à la bonne conscience, au confort moral et intellectuel de lecteurs qu'ils espèrent bousculer. Car l'auteur du *Journal d'une femme de chambre* n'a jamais renoncé à effaroucher ces hommes qui ruminent dans un troupeau voué à l'abattoir sinon aux urnes...

Grand démystificateur mais surtout écrivain brillant dont la modernité impressionne, il manie le tragique, le comique et le grinçant pour s'en prendre au cynisme, au cléralisme, à l'hypocrisie, au nationalisme : à l'insondable bêtise en somme.

Polémiques, radicaux, ces textes témoignent de la vigueur de l'un des auteurs les plus saisissants et les plus inspirés de la supposée « Belle Époque »...

Couverture de Stéphane Trapier

www.arbre-vengeur.fr

L'AUTEUR

Octave Mirbeau (1848-1917), journaliste, pamphlétaire, critique d'art, romancier et auteur dramatique est une des figures les plus originales de la Belle Époque. Il a imposé avec *Le Jardin des Supplices*, *Le journal d'une femme de chambre*, *Les Vingt et un jours d'un neurasthénique*, ses nombreux contes ou ses pièces, dont *Les Affaires sont les Affaires*, sa voix d'écrivain engagé, libertaire et individualiste. Rejetant le naturalisme, l'académisme et le symbolisme, il a frayé sa voie entre l'impressionnisme et l'expressionnisme, découvrant sans cesse les peintres et les écrivains qui allaient marquer leur temps.

L'Arbre vengeur a réédité *Mémoires de mon ami* et *Les vingt et un jours d'un neurasthénique*.

« Jules Renard disait de Mirbeau : "Mirbeau se lève triste et se couche furieux." Et c'était vrai. Triste, il l'était à son réveil en pensant aux injustices qui allaient se commettre – furieux en se couchant, il l'était de ne pas les avoir toutes réparées. Il faut avouer d'ailleurs que cet état d'indignation dans lequel il vivait favorisait singulièrement ses éclats magnifiques. »

Sacha Guitry

VACHE TACHETÉE
ET CONCOMBRE
FUGITIF

OCTAVE MIRBEAU

**VACHE TACHETÉE
ET CONCOMBRE
FUGITIF**

Préface de Stéphane Babey

L'ARBRE VENGEUR

PRÉFACE

Le rire et l'abysse

SI L'ON VOULAIT ÉTABLIR un panthéon des satiristes, il conviendrait assurément d'y faire figurer Jonathan Swift, Molière, Voltaire, Stephen Leacock, Roger Price, Eugène Zamiatine, François Cavanna, Régis Messac, Alfred Jarry, Roland Topor et bien d'autres encore. Mais parmi cette bande de polémistes furieux et rigolards, il faudrait réserver une place spéciale à Octave Mirbeau (1848-1917). L'outrance du chapitre IX de ses *21 jours d'un neurasthénique* a sans doute très peu d'équivalents.

Le narrateur rend visite au général Archinard de l'armée coloniale française. S'enquérant du revêtement de cuir noir dégageant une odeur « violente et fade » qui habille les murs du bureau du militaire, il se voit répondre qu'il s'agit de « peau de nègre ». Archinard explique alors sa théorie : « Je ne connais qu'un moyen de civiliser les gens, c'est de les tuer. [...] Seulement, voilà... tant de cadavres... c'est encombrant et malsain... Ça peut donner des épidémies... Eh bien ! moi, je les tanne... j'en fais du cuir. Et vous voyez par vous-même quel cuir on obtient avec les nègres. C'est superbe !... Je me résume... D'un côté, suppression

des révoltes... de l'autre côté, création d'un commerce épatant... » Surenchérissant, le narrateur demande alors si ce n'est pas du gâchis de n'utiliser que la peau et de jeter la viande. « La viande?... Malheureusement, le nègre n'est pas comestible...; il y en a même qui sont vénéreux... »¹

C'est en 1901 que Mirbeau a publié ce brûlot ultra-violent qui s'en prend au racisme, au colonialisme mais aussi à une foule d'autres sujets qui ne pouvaient que fâcher dans la France de l'époque; et qui affiche toujours suffisamment de vigueur pour éclipser nombre de satiristes d'aujourd'hui.

En ce XXI^e siècle où l'humour est devenu une denrée courante, un produit de consommation de masse trop souvent sans saveur, *marketé* au kilomètre par des clones au sourire figé d'automates, on est assez d'accord avec Pacôme Thiellement. Dans son essai *Tous les chevaliers sauvages*, il se désole de l'état de l'humour actuel, récupéré comme une arme par le système, et écrit: « La provocation, la transgression, la violence verbale et l'humour salace sont désormais devenus les modes opératoires de communication de toutes et tous. »² Dans ce monde où l'humour a trop souvent perdu toute signification et utilité, il est

1. Octave Mirbeau, *Les 21 jours d'un neurasthénique*, L'Arbre vengeur, 2010, pp. 111-114.

2. Pacôme Thiellement, *Tous les chevaliers sauvages*, Nouvelles Editions Wombat, 2018, p.142.

d'autant plus urgent de se replonger dans la lecture de Mirbeau, satiriste dont les attaques ne sont jamais gratuites, dont chaque rire cache une vérité, dont chaque cruauté est salutaire. En guerre contre l'ordre établi, frappant indifféremment à droite comme à gauche, perpétuellement révolté par la bêtise, l'arrivisme, la rapacité, la vanité, l'égoïsme, enfin bref, par l'humain, il a incarné plus que tout autre la résistance par l'esprit, par l'art, par la beauté, par le rire, par le cri.

Alors que l'on évoque sempiternellement le grand Pierre Desproges pour marquer le recul actuel de la liberté d'expression, on pourrait tout aussi bien s'en référer à Mirbeau, autre géant, pour voir ce que l'on a perdu depuis cent ans. Malheureusement, si le Mirbeau romancier du *Jardin des supplices* et du *Journal d'une femme de chambre* reste connu, on a un peu oublié les autres facettes de l'artiste. Octave Mirbeau était une personnalité incontournable de son temps. À l'époque, c'est la presse qui dictait le rythme de la vie intellectuelle française. En ce temps béni où il ne suffisait pas de se trémousser sur un plateau télé en alignant les poncifs et les pseudo-vérités pour faire parler de soi, Mirbeau était omniprésent³. En tant que critique littéraire et artistique, chroniqueur, auteur de contes, éditorialiste, débatteur enragé. Dreyfusard

3. Bon, soyons honnêtes, les cuistres, écrivillons et intellectuels de pochette surprise grouillaient déjà dans la presse, mais du moins étaient-ils forcés de savoir aligner trois phrases dans un français correct pour avoir le droit de s'exprimer, ce qui écrémait un peu plus qu'actuellement.

acharné, il a pris le relais de Zola lorsque celui-ci a dû s'exiler à Londres. Anarchiste convaincu après avoir jeté aux orties sa jeunesse conservatrice, il combattait de sa plume barbelée les injustices et la dictature de la richesse avec une rare énergie. Dramaturge engagé, il a livré quelques pièces incendiaires contre le capitalisme qui ont contribué à augmenter la richesse qu'il avait déjà obtenue en épousant une aventurière fortunée. Ce n'est pas le moindre de ses paradoxes, mais il les assumait avec une indiscutable sincérité.

Les textes réunis ici ont été publiés dans divers journaux et recueillis en volume peu de temps après la mort de Mirbeau. On pourrait en déduire que l'aspect disparate de ces contes et chroniques découle de l'absence de l'auteur lors de leur sélection. Mais en réalité, certaines de ses œuvres les plus célébrées, comme *Le Journal d'une femme de chambre* ou *Les 21 jours d'un neurasthénique*, publiées du vivant de l'auteur, présentent aussi cet aspect décousu, cette propension à partir dans tous les sens, à enchaîner les anecdotes sur des sujets divers. Cette esthétique du coq à l'âne tient en partie au fait que l'écrivain était avant tout un journaliste¹, adepte de formes courtes, qu'il semait dans une multitude de revues. *Les 21 jours d'un neurasthénique* est d'ailleurs une compilation d'articles liés un peu artificiellement au moyen d'un fil conducteur ténu. À ce titre, le présent

1. Dans le sens que le mot avait à l'époque d'homme de lettres écrivant dans les journaux.

recueil n'est donc pas moins intéressant que les œuvres plus connues et donne à voir une grande partie de la palette des talents de Mirbeau.

Il y a d'abord cet art du portrait qui passe par la restitution du langage, comme on l'a vu plus haut pour le général Archinard. Ici, il lui suffit de quelques tirades arrogantes et méprisantes d'un noble déchu et nostalgique pour invoquer avec une force incomparable un monde barbare où le seigneur avait droit de vie et de mort sur le peuple (*Croquis bretons*). Ou de se glisser dans le discours d'un parvenu socialiste enrichi par les grèves qu'il a provoquées, devenu lui-même seigneur gauche-caviar administrant la justice sur ses terres avec une violence féodale, pour rendre l'abominable hypocrisie d'un système républicain corrompu jusqu'à l'os (*Le gamin qui cueillait les ceps*). Cet art de la parole restituée s'illustre également dans cinq saynètes théâtrales comprenant uniquement dialogues et didascalies. Dont l'hilarant *Une lecture*, parodiant avec une justesse dévastatrice le snobisme littéraire de la haute société. Et le non moins méritoire *Sur la berge*, où les bravades géopolitiques chauvinistes de deux hommes bien comme il faut sont réduites à néant par la présence « menaçante » d'une vache, d'une fillette et d'un chien.

On pourra aussi déguster dans la redoutable nouvelle *La vache tachetée* un aspect moins courant de l'écriture de Mirbeau, qui tisse ici une toile d'araignée kafkaïenne avant l'heure, dans laquelle un citoyen est

pris au piège d'une justice totalement opaque. Ce cauchemar totalitaire brille comme une étoile miniature annonciatrice du *Procès* de l'auteur pragois.

Dans un registre plus léger, Mirbeau fait une belle démonstration de son goût pour l'absurde dans *Le concombre fugitif* et sa suite, *Explosif et baladeur* (qui contient en outre un clin d'œil à un autre géant de la presse de l'époque, Alphonse Allais). La curieuse cucurbitacée aventureuse et baladeuse n'est pas sans évoquer au lecteur contemporain le fameux Concombre masqué publié sous forme de bande dessinée par Nikita Mandryka dès 1965, au point qu'on pourrait se demander s'il ne s'en est pas inspiré. Après vérification, il apparaît que la filiation est fortuite¹, mais il reste amusant que deux auteurs ayant recours à l'absurde pour critiquer la marche du monde choisissent à cinquante ans de distance le concombre comme grain de sable générant le chaos...

Et l'on finit par la gemme noire de ce recueil, l'absolument hallucinant conte *Un homme sensible*. Ce texte d'une violence inouïe est assurément un sommet de l'œuvre d'Octave Mirbeau. C'est le mal absolu qui rôde dans ces pages, dont aucun baume ne vient apaiser la cruauté. L'amoralité du récit est totale, sans espoir. L'auteur ne croit pas tellement à la justice des hommes,

1. Contacté par nos soins, Mandryka apporte ces précisions : « Le Concombre masqué je l'ai imaginé en 1952, à 12 ans, bien avant toute lecture que j'aurais pu faire plus tard d'Octave Mirbeau. »

on l'a vu², ni à celle de Dieu. Ici il se débarrasse aussi de toute justice poétique et c'est en vain que l'on attend le retournement de situation qu'un écrivain moins pessimiste n'aurait pas manqué d'ajouter en conclusion pour rendre le récit plus supportable.

Entre le comique joyeusement potache du *Concombre fugitif* et les ténèbres impénétrables d'*Un homme sensible*, on mesure l'étendue du talent de Mirbeau, capable de manier la satire sous toutes ses formes, du rire le plus franc jusqu'à l'abysse. Le présent recueil rappelle à quel point Octave Mirbeau est un auteur indispensable, aujourd'hui encore plus qu'hier.

Stéphane BABEY,
rédacteur en chef du journal
satirique suisse romand *Vigousse*

2. Ici dans *La vache tachetée* par exemple. Mais on peut aussi signaler, dans *Le journal de mon ami* (L'Arbre vengeur, 2007, p. 141), les impressions du narrateur, accusé à tort d'un meurtre, lorsqu'il comparait devant le juge : « Oui, cet homme qui jugeait les hommes, qui disposait, à sa volonté, de leur fortune, de leur bonheur et de leur vie, me parut être cette apparence vague, cette ombre anonyme, ce furtif reflet d'humanité, qu'on appelle un passant... Ni sur lui, ni en lui, il ne portait aucun signe physique ou moral de sa puissance formidable... [...] En vain je cherchai en lui quelque chose par où il dépassât le niveau du contribuable ou de l'électeur. Je n'y trouvai que les tares ineffables de la médiocrité... »

VACHE TACHETÉE
ET CONCOMBRE
FUGITIF

LA VACHE TACHETÉE

DEPUIS UN AN que le malheureux Jacques Errant avait été jeté dans un cachot noir comme une cave, il n'avait vu âme qui vive, hormis des rats et son gardien, qui ne lui parlait jamais. Et il ne savait pas, et il ne pouvait pas savoir de quoi il était accusé, et s'il était accusé de quelque chose.

Il se disait souvent :

— C'est curieux qu'on m'ait retiré de la circulation sans me dire pourquoi, et que, depuis un an, je sois toujours en quelque sorte suspendu à la terreur d'un procès dont j'ignore la cause. Il faut que j'aie commis sans m'en douter un bien grand crime!... Mais lequel?... J'ai beau fouiller dans ma vie, retourner mes actions dans tous les sens, je ne trouve rien... Il est vrai que je suis un pauvre homme, sans intelligence et sans malice. Ce que je prends pour des actes de vertu, ou simplement pour des actes permis, ce sont peut-être de très grands crimes...

Il se rappelait avoir sauvé, un jour, un petit enfant qui se noyait dans la rivière ; un autre jour, ayant très faim, il avait donné tout son pain à un misérable qui se mourait d'inanition sur la route.

— C'est peut-être cela ! se lamentait-il. Et peut-être que ce sont là des choses monstrueuses et défendues !... Car, enfin, si je n'avais pas commis de très grands crimes, je ne serais pas, depuis un an, dans ce cachot !...

Ce raisonnement le soulageait, parce qu'il apportait un peu de lumière en ses incertitudes, et parce que Jacques Errant était de ceux pour qui la Justice et les juges ne peuvent pas se tromper et font bien tout ce qu'ils font.

Et quand il était repris, à nouveau, de ses angoisses, il se répétait à lui-même :

— C'est cela !... c'est cela !... Parbleu, c'est cela !... ou autre chose que je ne connais pas... car je ne connais rien, ni personne ni moi-même. Je suis trop pauvre, trop dénué de tout pour savoir où est le bien, où est le mal... D'ailleurs, un homme aussi pauvre que je suis ne peut faire que le mal !...

Une matinée, il s'enhardit jusqu'à interroger son gardien... Ce gardien était bon homme, malgré son air farouche. Il répondit :

— Ma foi !... Je pense qu'on vous aura oublié ici...

Il se mit à rire bruyamment, d'un rire qui souleva ses longues moustaches, comme un coup de vent soulève les rideaux d'une fenêtre entr'ouverte.

— J'en ai un, reprit-il, le numéro 814 ; il est au cachot depuis vingt-deux ans, comme prévenu !

Le gardien bourra sa pipe méthodiquement, et, l'ayant allumée, il continua :

— Qu'est-ce que vous voulez ? les prisons regorgent de monde en ce moment, et les juges ne savent plus où donner de la tête. Ils sont débordés !...

Jacques Errant demanda :

— Que se passe-t-il donc ? Est-ce qu'il y a une révolution ?

— Pire qu'une révolution... Il y a des tas d'effrontés et dangereux coquins qui s'en vont proclamant des vérités, par les chemins !... On a beau les juger tout de suite, ceux-là, et, tout de suite, les condamner : il en vient toujours ! Et l'on ne sait pas d'où ils sortent !...

Et, lançant une bouffe de fumée, il conclut :

— Ah ! tout cela finira mal !... tout cela finira mal !

Le prisonnier eut un scrupule :

— Moi aussi, questionna-t-il, non sans une terrible angoisse, j'ai, peut-être, par les chemins et sans le savoir, proclamé une vérité ?

— C'est peu probable ! répliqua le gardien, en hochant la tête... Car vous n'avez point une mauvaise figure... Il se peut que vous soyez un assassin, un faussaire, un voleur. Ce qui n'est rien, en vérité, ce qui est même une bonne chose... Mais si vous aviez fait ce que vous dites, il y a longtemps que vous auriez été jugé et mis à mort...

— On les condamne donc à mort, ceux qui vont proclamant des vérités ?

— Tiens !... Parbleu !... Il ne manquerait plus qu'on les nommât ministres ou archevêques... ou qu'on leur donnât la croix de la Légion d'honneur !... Ah ! ça !... D'où venez-vous ?

Un peu rassuré, Jacques Errant murmura :

— Enfin !... pourvu que je n'aie pas proclamé une vérité quelque part... C'est l'essentiel...

— Et que vous n'ayez pas, non plus, une vache tachetée!... parce que voilà encore une chose qui n'est pas bonne par le temps qui court...

Le gardien parti, Jacques songea :

— Il ne faut pas que je sois inquiet... Je n'ai jamais proclamé de vérité... jamais je n'ai eu de vache tachetée... Je suis donc bien tranquille !

Et ce soir-là, il dormit d'un sommeil calme et heureux.

Le dix-septième jour de la seconde année de sa prévention, Jacques Errant fut extrait de son cachot et conduit entre deux gendarmes dans une grande salle où la lumière l'éblouit au point qu'il manqua défaillir... Cet incident fut déplorable, et le malheureux entendit vaguement quelques personnes murmurer :

— Ce doit être un bien grand criminel!...

— Encore un qui aura proclamé une vérité!...

— Il a plutôt l'air de celui qui possède une vache tachetée...

— Il faudrait le livrer à la justice du peuple !

— Regardez comme il est pâle !

— À mort!... À mort!... À mort!...

Et comme Jacques reprenait ses sens, il entendit un jeune homme qui disait :

— Pourquoi criez-vous contre lui ? Il semble pauvre et malade.

Et Jacques vit des bouches se tordre de fureur, des poings se lever... Et le jeune homme, frappé, étouffé, couvert de sang, fut chassé de la salle, dans un grand tumulte de meurtre.

— À mort!... À mort!... À mort!...

Derrière un immense Christ tout sanglant, et devant une table en forme de comptoir, il y avait des hommes assis, des hommes habillés de rouge et qui portaient sur la tête des toques étrangement galonnées d'or.

— Jacques Errant, prononça une voix qui sortait, nasillante et fêlée, de dessous l'une de ces toques, vous êtes accusé de posséder une vache tachetée. Qu'avez-vous à répondre ?

Jacques répondit doucement et sans embarras :

— Monsieur le juge, comment serait-il possible que je possédasse une vache tachetée ou pas tachetée, n'ayant ni étable pour la loger, ni champ pour la nourrir ?

— Vous déplacez la question, reprocha sévèrement le juge, et, par là, vous montrez un rare cynisme et une détestable perversité... On ne vous accuse pas de posséder soit une étable, soit un champ, quoique en vérité ce soient là des crimes audacieux et qualifiés que, par un sentiment d'indulgence excessive, la Cour ne veut pas relever contre vous... Vous êtes accusé, seulement, de posséder une vache tachetée... Qu'avez-vous à répondre ?

— Hélas ! protesta le misérable, je ne possède pas cette vache-là, ni aucune autre vache que ce soit !... Je ne possède rien sur la terre... Et je jure, en outre, que jamais, à aucun moment de ma vie, je n'ai, de par le monde, proclamé une vérité...

— C'est bien ! grinça le juge d'une voix tellement stridente que Jacques crut entendre se refermer sur lui la porte de la prison éternelle... Votre affaire est claire... et vous pouvez vous asseoir !...

Vers la nuit, après bien des paroles échangées entre des gens qu'il ne connaissait pas, et où sans cesse revenaient son nom et la vache tachetée, parmi les pires malédictions, Jacques fut condamné à cinquante années de bagne pour ce crime irréparable et monstrueux de posséder une vache tachetée qu'il ne possédait pas.

La foule, déçue de cette sentence, qu'elle trouvait trop douce, hurla :

— À mort!... À mort!... À mort!...

Elle faillit écharper le pauvre diable que les gendarmes eurent toutes les peines du monde à protéger contre les coups. Parmi les huées et parmi les menaces, il fut reconduit dans sa cellule, où le gardien l'attendait.

— Ma tête est toute meurtrie ! dit Jacques Errant accablé... Comment se fait-il que moi, qui ne possède quoi que ce soit dans le monde, je possède une vache tachetée, sans le savoir...

— On ne sait jamais rien !... déclara le gardien, en bourrant sa dernière pipe de la nuit... Vous ne savez pas pourquoi vous avez une vache tachetée... Moi, je ne sais pas pourquoi je suis géôlier, la foule ne sait pas pourquoi elle crie : À mort!... et la terre pourquoi elle tourne!...

Et il se mit à fumer, silencieusement, sa pipe...

NOTES DE VOYAGE

LA TRAVERSÉE S'EST FAITE EN UNE HEURE. Le temps d'admirer ce beau lac tranquille qui est la baie de Noirmoutiers, l'île, toute rose, en face, qui se rapproche à chaque instant, et se découpe, plus nette, sur un ciel de nacre fine ; à sa gauche, la tour du Pilier et les récifs du Moine, frangés d'écume ; à sa droite, les dunes plates qui rayent la mer comme d'un trait d'encre violette, le village de Barbâtre dont les maisons blanches et les moulins à vent semblent baigner dans l'eau, le passage du Gois, marqué de distance en distance par de hautes balises, qui se découvre et se dessèche aux heures du jusant... et déjà nous accostons à l'estacade du bois de la Chaise, un bois de pins tristes et d'yeuses superbes, aux troncs tordus, au feuillage presque noir. Juché sur un des madriers de l'estacade, un amateur de pêche maugrée, sous le large chapeau de paille en forme de cloche qui l'abrite, comme d'une tente. Subitement dérangé, il replie sa ligne d'un air furieux et s'en va.

— Hé ! m'sieu Padioleau, fait un petit homme à collier de barbe noire, qui se balance sur la chaîne mobile... Ça a-t-ty mordu, la dorade ?

— Gnia, gnia, gnia !... grogne M. Padioleau.

Puis il s'ébroue ainsi qu'un vieux cheval et s'enfuit vers le bois, à grandes enjambées, plus vite.

Un passager, bonhomme court et raide, à figure ingrate et considérable de cuistre de collègue, s'agite extraordinairement. Il est vêtu de noir des pieds à la tête, avec un chapeau haut de forme dont le poil se rebrousse au vent.

— Dis donc, Rosalie, s'écrie-t-il en s'adressant à sa femme, grosse personne blonde, molle et tavelée... C'est très curieux! Jamais je ne me serais figuré une île comme ça... Et toi?

— Moi, je ne sais pas, répond Rosalie d'une voix chantante... moi, je trouve ça très beau.

— Très beau! très beau!... Évidemment c'est très beau... C'est très beau, en effet; mais ça m'étonne, ça me trouble... Et toi?

— Moi, je ne sais pas.

— J'aurais cru que cela eût été plus imprévu, moins *géographique*!... Sais-tu à quoi cela ressemble, une île?... Mon Dieu, cela ressemble à un continent plus petit!... Et puis je vais te dire, une île ça se comprend mieux de loin que de près... Tiens! une mouette!... Ah! c'est gentil, c'est comme un pigeon!...

Pendant la traversée, il n'a cessé d'expliquer les choses à sa femme, en termes techniques et supérieurs.

— Écoute-moi, Rosalie... Jamais on ne dit d'un bateau à son mouillage, qu'il part; on dit: il dérape... C'est très important de connaître cela, dans un pays essentiellement et profondément maritime... Surtout, Rosalie, garde-toi d'appeler un drapeau autrement qu'un pavillon... On se moquerait de nous...